

Transformer des animaux de rente en animaux de combat. Petite réflexion comparative sur les
ressorts de la plus-value

Frédéric Saumade
Aix-Marseille Université
IDEMEC-UMR 7307

Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'études francoprovençales. *Des combats de vaches dans les Alpes et ailleurs. L'animalité et le monde contemporain*, Aoste 21-22 octobre 2016, Région Autonome Vallée d'Aoste 2017, pp. 131-141.

(résumé)

A partir d'une perspective d'ethnographie comparative sur les cas des bovins de combat dans les tauromachies européennes et les rodéos américains, d'une part, des coqs de combat au Mexique d'autre part, il s'agira d'analyser un paradoxe des sociétés capitalistes qui ont fondé leur essor sur les piliers technologiques de la Révolution néolithique, en particulier la domestication et l'exploitation du bétail : la transformation des animaux de rente par excellence que sont le bœuf et le poulet en animaux de loisir, destinés à combattre pour des enjeux ludiques et spectaculaires, loin de constituer un scandaleux gaspillage, engendre une considérable plus-value sur la valeur initiale de l'animal de ferme.

Si les combats de bovins qui sont le motif central de notre colloque suscitent une telle passion populaire, depuis le Valais et le Val d'Aoste jusqu'au Gilân iranien en passant par le Barroso portugais, ou encore, dans une autre aire culturelle et selon d'autres modalités, depuis la Camargue jusqu'à l'Andalousie – les régions de tradition taurine –, c'est en bonne partie parce que le bétail incarne, avant tout, la puissance et la richesse. Dans les sociétés et les économies de l'Ancien monde (soit l'Eurasie, le monde méditerranéen et l'Afrique), à partir de la Révolution néolithique le bétail est devenu l'étalon de la valeur des choses et des humains, ainsi que le révèle l'étymologie comparée des langues européennes¹. Dans cette

¹« Pécuniaire » et « pecuniary » viennent du latin *pecunia*, « argent, propriété, richesse », qui vient lui-même de *pecu*, « troupeau, bétail ». L'espagnol *ganado* (bétail) est la forme nominale du participe du verbe *ganar*, « gagner », tandis que l'anglais *cattle* (bétail bovin), issu de l'anglo-français *catel* (« propriété »), est un vocable dérivé du latin médiéval *capitale*, qui donnera les modernes « capital » et « capitalisme ». Dès l'abord de son classique *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Benveniste analyse la relation entre bétail et richesse,

vaste aire géographique, entre le droit de propriété, le bétail, le territoire et l'identité lignagère, s'est établi un rapport dont est issue la notion de « race », au fondement de la hiérarchie des sociétés dominées par l'aristocratie. Partout où la société s'est subdivisée en classes, la marque de propriété familiale (ou domestique) a pris la signification d'une armoirie et d'un langage héraldique qui ouvre au symbolique et à l'honneur, par-delà même les critères utilitaires de la rentabilité. L'honneur et ses marques ostensibles distinguent ce que l'économiste américain Thorstein Veblen appelait la classe de loisir, l'aristocratie ou son épigone bourgeoise, qui s'évertue à démontrer son prestige à travers des activités improductives – le *sport* au sens ancien du terme – dont certains animaux d'élevage, le cheval, le bœuf, le chien de chasse notamment, sont les glorieux médiateurs².

A l'origine des pratiques de distinction de classe, la marque de propriété sur le bétail est, dans l'économie post-néolithique, la première étape du processus de fixation de la valeur mercantile. Dans un petit article pénétrant, Arnold Van Gennep (1905) a mis en évidence la continuité historique et logique entre marques d'animaux domestiques, lignage, hiérarchie sociale et monnaie frappée ; partant, le bétail et son marquage sont l'épiphanie d'un pouvoir. Cela n'a pas échappé aux populations amérindiennes à partir du moment où elles ont été envahies par les conquistadors et par leurs troupeaux. Ainsi, développant l'analyse de Van Gennep à partir de l'étude des marques recueillies chez les Indiens Guajiros et Caduveo, qui adoptèrent l'élevage du bétail sous l'influence coloniale, Nicole Belmont et Claude Lévi-Strauss (1963) ont-ils mis l'accent sur les capacités d'appropriation des indigènes. Ces derniers utilisent le principe du marquage pour recomposer des motifs graphiques issus de leurs traditions de tatouage et de distinction rituelle ; ils intègrent de la sorte l'animal domestique d'origine ibérique en traduisant, en quelque sorte, sa valeur mercantile en valeur propre à leur appareil symbolique ancestral. Un tel tour de force, à l'initiative de populations qui ont pourtant subi, avec la colonisation, l'invasion du bétail, indique bien que celui-ci se prête à la plasticité transformationnelle parce que son usage est adaptable et sa puissance

et en particulier du *próbaton* grec, vocable signifiant le bétail en général, mais aussi, par métaphore, une puissance qui marche, une richesse en mouvement, soit un bien meuble, un capital (voir Benveniste, 1966 : 37-45). En vieil anglais, *feoh*, une racine du mot *fee* (« honoraire », « droit », mais aussi « bien acquis par héritage »), signifie la possession de bétail et par extension la propriété en biens ou en argent. En vieux français *fieu*, racine de « fief », soit un concept associé à la fois à l'appartenance familiale, au fief comme patrimoine et à la possession de terre et de bétail qui en est le corollaire Source : On Line Etymology Dictionary (http://www.etymonline.com/index.php?allowed_in_frame=0&search=cattle&searchmode=none).

² Dans son ouvrage classique, Veblen (1899) fait bien ressortir l'importance de ces animaux domestiques médiateurs dans le processus de constitution et d'affirmation d'une classe de loisir.

réversible³. Or cette labilité de l' « animal capital » s'inscrit à l'origine dans la complexité de l'entreprise de domestication elle-même.

Animal de rente, animal de loisir, animal de combat, ou les paradoxes de la domestication

A la source de l'économie d'accumulation et de la concentration du pouvoir, mais aussi, plus discrètement, de la résistance d'alternatives culturelles, le bétail est le produit de l'effort accompli par l'homme pour maîtriser les forces de la nature. L'anthropologie de la domestication, telle qu'elle s'est développée sous l'égide d'André Leroi-Gourhan, a mis en avant une typologie des modes relationnels inhérents aux processus d'élevage, qui englobe non seulement les rapports économiques et les intérêts matériels mais aussi les plaisirs, passions et expressions symboliques que l'homme peut réaliser en sélectionnant parmi les espèces animales certaines races afin de se les approprier. Cet appareil conceptuel est structuré par l'opposition entre l'animal de rente, principalement exploité pour sa force de travail et/ou ses produits organiques, et l'animal de loisir, utilisé à des fins récréatives et/ou symboliques. Or, dans les sociétés contemporaines où la mécanisation et la numérisation conditionnent les modes de vie et d'économie, la place de l'animal de rente ne cesse de se réduire au profit de celle de l'animal de loisir (Digard, 1990). Le cas du cheval est particulièrement révélateur de cet effet singulier de la modernité. Utilisé jusqu'au début du XXe siècle pour le service des armées, du transport et de l'agriculture, ainsi que pour la consommation de sa viande, son élevage a traversé une période de désaffection à partir de la 1^{re} Guerre mondiale avant d'être relancé à partir des années 60 avec le développement de l'équitation sportive et de loisir. Ce mouvement, qui n'a cessé de s'amplifier jusqu'à nos jours, ne se réduit pas à un simple élément conjoncturel ; il va de pair avec les évolutions sociétales de la civilisation occidentale dans son ensemble, en particulier l'idéal égalitariste appliqué aux relations de genre et aux rapports entre êtres humains et non-humains. Ainsi, la pratique de l'équitation, autrefois dominée par les hommes qui en tiraient le bénéfice symbolique, est-elle désormais marquée par le rôle dominant du sexe féminin, depuis les classes d'initiation dans les clubs équestres jusqu'aux métiers du dressage des chevaux de concours ou de spectacle. Parallèlement, l'hippophagie ne cesse de régresser du fait de la relation intimiste que les passionnés entretiennent avec le cheval, désormais familiarisé au

³ C'est cette propriété du couple bœuf-cheval que nous avons mise en exergue dans notre ouvrage *Cowboys, clowns et toreros. L'Amérique réversible* (Saumade et Maudet, 2014).

même titre que le chat ou le chien, c'est-à-dire considéré comme un méta humain au point, pour certains propriétaires, de se refuser à le monter, et ce même si, dans certaines régions françaises, la recherche de modes de transports alternatifs non polluants a pu entraîner à la marge une certaine réhabilitation de l'attelage équestre et donc de la fonction utilitaire du cheval (Lizet, 2001).

Quant au bœuf, parce qu'il constitue encore la principale matière première de l'alimentation carnée des Occidentaux, son élevage est devenu une cible privilégiée des mouvements écologistes radicaux et des idéologies de la protection animale. Après la crise de la vache folle se sont diffusées de manière exponentielle les modes « *vegan* » de consommation alimentaire (excluant tout produit d'origine animale), la stigmatisation des dérives de l'élevage et de l'abattage industriels, mais aussi de certains effets nocifs sur l'environnement des types extensif ou pastoraux d'élevage (surpâturage, épizooties, émission de gaz à effet de serre etc.). Si ces réactions face au productivisme agroalimentaire visent a priori l'élevage de toutes les espèces classiques d'animaux de rente occidentaux (notamment, outre le bœuf, le mouton, le cochon et la volaille), il est clair que le bœuf apparaît en première ligne, du fait de son gabarit, de ses besoins en eau et en herbages, du volume de ses déjections, du fait aussi de son aptitude, en dépit de sa nature herbivore, à se prêter à une forme monstrueuse d'engraissement à base de farines animales. La consommation de la viande de cet être rendu cannibale par la recherche du profit, et même celle du lait de vache, ont fait ces dernières années l'objet de mouvements d'opinion médiatisés, plus ou moins fondés sur des études scientifiques, alertant sur leur dangerosité supposée : on risquerait d'y contacter des cancers et des allergies redoutables, ce qui ajoute au procès contre l'élevage bovin.

Mais au-delà des paniques circonstancielles liées aux crises de la société de consommation, si le bœuf renvoie des signes aussi inquiétants aux yeux des modernes c'est aussi en raison de sa profonde ambiguïté dans le contexte de la domestication : paisible ruminant objet du regard contemplatif des humains, son comportement peut se retourner en agressivité dès lors qu'il se sent menacé sur ses bases territoriales. Et c'est ainsi que la charge de culpabilité projetée sur les éleveurs de bovins se démultiplie lorsque leur pratique articule de façon originale les catégories, en principe opposées, de la rente et du loisir, mettant en valeur chez l'animal des caractéristiques qui tranchent a priori avec l'idéal de compagnonnage, de tendresse, voire d'humanité qui est projeté sur les espèces considérées comme proches. C'est le cas, particulièrement sensible, de l'animal de combat sélectionné et élevé dans le but d'en maximiser le comportement agressif pour convenir aux critères d'un

jeu d'arènes. Ainsi, au-delà du souci matérialiste d'obtenir des commodités, la domestication du bétail, parce qu'elle implique un défi, un danger et des incertitudes, suscite une dramaturgie où se jouent, avec la relation entre l'homme et les animaux, les valeurs sociales, les luttes et les distinctions interindividuelles.

Si, d'une façon générale, le principe de la domestication animale consiste pour l'homme à atténuer par la familiarisation l'hostilité de certaines espèces afin de tirer de leur présence à ses côtés une force de travail ou une quantité de nourriture, le concept d'animal de combat en constitue le renversement dialectique. Cela est d'autant plus patent que dans les sociétés occidentales, ce qui caractérise l'animal de combat c'est précisément son statut d'animal de ferme classique, voire paradigmatique de la rente fermière. C'est ainsi qu'en dépit de leurs différences zoologiques, le bœuf et le poulet se retrouvent dans cette catégorie. Il s'agit des deux espèces les plus productives ; outre leur viande et l'élevage intensif à laquelle elles se prêtent, leurs sous-produits, lait et œufs, sont des valeurs de base du marché alimentaire. Pour cette raison même, leur agressivité comportementale fait, par contraste, spectacle. Peut-être est-ce la nature du spectacle que de dramatiser un tel paradoxe et de susciter ainsi la controverse.

La distinction des animaux de l'arène

On a vu que, dans l'économie post-néolithique, la marque apposée sur le corps du bétail avait fondé la signalétique de la propriété et partant, la distinction du détenteur de capital et du prestige relatif qui en ressort. On comprendra d'autant mieux que dans l'élevage du taureau de combat, élevage « de loisir » au sens veblenien du terme – pourvoyeur d'un prestige ajouté pour son propriétaire –, le marquage du bétail au fer rouge et l'entaille aux oreilles constituent une pratique à forte teneur symbolique⁴. Cette opération se déroule traditionnellement lors du passage saisonnier du printemps tardif (mai-juin), avant l'entrée dans la pleine saison d'activités, comme s'il s'agissait d'en augurer la réussite (et donc celle de l'élevage). Dans la tradition hispano-andalouse de l'élevage pour la corrida, le fer (*hierro*) est chargé d'une valeur symbolique et de la valeur économique d'un capital dont la fluctuation dépend du rapport entre le prestige héraldique de la lignée et les performances des produits sur le marché du spectacle. On assiste ici à l'étrange hybridation d'un concept holiste et généalogique de l'élevage, marqué par un vocabulaire spécialisé d'origine aristocratique –

⁴ Pour de plus amples détails sur les spectacles tauromachiques européens et les formes d'élevage auxquels ils donnent lieu, voir Saumade (1994 & 1998).

raza (« race »), *tronco*, (« tronc »), *casta* (« caste »), *linaje* (« lignée ») – avec la logique individualiste de l'économie de marché. « Nobles », les taureaux le sont par la distinction dont ils font l'objet à travers la spécificité de leur élevage, mais ils doivent surtout en faire preuve individuellement dans l'arène, par la qualité combative de chacun, afin de réaffirmer d'une course à l'autre le prestige de leur propriétaire et la valeur commerciale de son entreprise. A défaut, ils sont péjorativement qualifiés de *mansos* (« bœufs domestiques »).

Dans le cas de l'élevage camarguais, il s'agit de produire des taureaux qui sont appelés à tenir le rôle de protagoniste dans l'arène, dans une forme régionale de course sans mise à mort dont nous avons déjà montré qu'elle constituait l'inversion de la corrida (Saumade 1994). Ici, le taureau « cocardier », opposé à des « raseteurs » à pied armés d'un crochet métallique, est chargé de défendre un quart d'heure durant les « attributs primés » (« cocarde », « glands », « ficelles ») que ses gardiens ont préalablement attachés sur son frontal et à la base de ses cornes. La valeur numéraire de ces attributs, initialement annoncée au microphone par le président de course, augmente ensuite à mesure que le cocardier les défend de la convoitise des raseteurs, sous l'action d'une enchère à laquelle s'associent des notables et commerçants locaux soucieux de rehausser leur prestige. On le voit, la relation entre l'animal et les trois formes de capital chères à Bourdieu (économique, social, symbolique) est clairement représentée dans la dramaturgie du spectacle. L'animal devient une vedette dès lors qu'il fait régulièrement montre d'une capacité remarquable à défendre ses attributs avec agressivité et à provoquer en conséquence de fortes enchères sur les attributs dont il est porteur. Son nom, imprimé en grosses lettres sur les affiches, est bien connu du public, et durant les meilleures années de sa carrière, il peut être présenté en concurrence avec ses homologues une bonne dizaine de fois par *temporada* (saison des courses).

Par rapport au modèle andalou, on remarque dans la tauromachie camarguaise l'inflexion vers un concept plus individualiste de l'animal. Car s'il existe une race générique régionale de bovins propre à ce type de jeu, on considère que chaque grand manadier (éleveur), par son œuvre de sélection sur le troupeau, est le mainteneur des caractères d'une « race » spécifique, associée à son nom et à son lignage familial, au sein de la race Camargue. La reconnaissance de l'effectivité de ce travail se mesure à la reproduction d'un type physique et comportemental du bétail associé à ce nom et à la « marque » héraldique correspondante, ainsi qu'à la production régulière de « cocardiens vedettes » dont la valeur locative est liée à leurs performances dans l'arène et aux titres de gloire qu'ils y conquièrent.

Cet infléchissement vers l'individualisme du concept de l'élevage pour la course camarguaise – dont on retrouve peut-être un exemple dans l'élevage des reines de combat

alpines – se précise encore davantage avec le cas du *bucking bull* américain. Il s'agit du taureau de monte, protagoniste de l'épreuve du *bull riding* qui est devenue, dans l'univers du rodéo, le centre d'attraction jusqu'à susciter la création d'une forme spécifique de spectacle, régie par la Professional Bull Riding association (PBR). La PBR est avec la PRCA (Professional Rodeo Cowboys Association, dont les spectacles regroupent l'ensemble des épreuves, équestres et taurines, du rodéo) la compétition majeure en ce domaine ; ces deux fédérations publient un classement général annuel des participants professionnels en fonction du nombre de points qu'ils (ou elles, dans les exercices mixtes) ont obtenus dans les différentes épreuves, ainsi que de la somme d'argent gagnée. C'est le *bull riding*, en particulier dans le cadre de la PBR, dont les finales sont diffusées en mondovision, qui suscite les gains les plus importants. En dépit de l'extrême brièveté de la prestation d'un taureau de monte dans l'arène (le *bull rider* s'évertue à tenir 8 secondes en se tenant d'une main à la sangle préalablement attachée autour de l'abdomen et des flancs du taureau bondissant, et les taureaux les plus cotés ne le permettent pas souvent), l'animal est mis au premier plan pour le danger qu'il représente et la tension dramatique qu'il impose, jusqu'à devenir une vedette, à l'instar du taureau camarguais. Mais à la grande différence de ce dernier, et en conformité avec le modèle américain du commerce, le *bucking bull* est toujours susceptible d'être vendu au plus offrant par son propriétaire. A cet égard, le rodéo peut aussi être considéré comme une sorte de foire aux bestiaux où il n'est pas rare que, dans les coulisses du spectacle, des transactions se règlent entre l'éleveur qui présente son taureau et un acheteur – qui peut être un éleveur mais aussi n'importe quel homme d'affaire ou millionnaire désireux de s'offrir un animal champion. Ainsi, ce dernier peut-il passer d'un maître à l'autre, et il n'y a de ce point de vue pas de relation d'identification intangible, de type lignager, qui rattache nécessairement l'individu taureau à un groupe humain dans un lien de consubstantialité.

Cette conception hyper individualiste de l'animal champion va de pair avec un modèle de sélection qui, contrairement aux taureaux de corrida ou de course camarguaise, ne se cantonne pas dans une race spécifique mais fait au contraire un usage systématique du croisement entre races distinctes. De surcroît, ces dernières sont le plus souvent des races d'embouche, auxquelles viennent s'ajouter à l'occasion quelques apports venant d'élevages pour la corrida que l'on trouve au Mexique ou dans certains Etats nord-américains, tels que la Californie ou le Texas. Ici donc, le principe essentialiste – l'appartenance à une race exclusive de combat – qui distingue le *toro bravo* de la corrida, le *biòu* camarguais ou encore la vache reine n'a pas cours. Même un pur charolais peut faire un excellent *bucking bull*, un animal de rente un excellent animal de loisir. La plus value, dans ce cas, ne nécessite même pas le

principe de séparation de l'animal issu d'une « race » spécifique de combat ; on se trouve ici dans une logique de spéculation maximale où, en quelque sorte, comme le disait Andy Warhol, « tout le monde peut avoir son quart d'heure de célébrité », y compris un pur charolais dans ce cas. Dans la corrida andalouse le concept de l'élevage s'oppose radicalement à ce système « ultra-libéral » : non seulement il est impensable de présenter dans l'arène un taureau qui ne soit pas de pure race *brava*, mais lorsque l'animal manque de combativité, on le traite de *manso*, ce qui est une manière métaphorique de le renvoyer à la catégorie d'animal de rente auquel le taureau de rodéo appartient toujours fondamentalement.

Cependant, ce qui relie les taureaux de combat des diverses traditions évoquées ici, c'est le niveau extraordinaire de la plus-value de l'animal de combat par rapport à l'animal de rente. De nos jours, on estime autour de 10 000 € le prix d'un taureau de corrida, et pour la course la plus prestigieuse de l'année en pays camarguais, la finale du trophée des As à l'issue de laquelle est remis le titre de « *biòu d'or* » au taureau élu champion de l'année, un des exemplaires participant au concours peut se louer jusqu'à 5000 € pour un quart d'heure de course. Mais c'est évidemment aux Etats-Unis que l'écart de plus-value est le plus impressionnant : s'il faut compter autour de 2000 \$ pour un bel Angus d'embouche, un grand *bucking bull* peut valoir jusqu'à 1 million \$. Il faut dire que, contrairement aux taureaux de corrida et de course camarguaise, le *bucking bull* est à la fois *performer* dans l'arène et reproducteur sur le troupeau, ce qui démultiplie sa valeur foncière. Les grands champions font souvent l'objet de prélèvements de sperme pour l'insémination artificielle. Les échantillons sont congelés et mis en vente sur le marché, y compris sur des sites internet. On peut compter jusqu'à 20 000 \$ pour l'achat d'une paillette de sperme congelé d'un grand taureau champion.

Mais quel que soit la tradition de spectacle et le niveau de spéculation qu'elle implique, on peut dire que, d'une façon générale, la plus-value de l'animal est liée au processus de distanciation du jeu d'arène d'avec son substrat utilitaire de la pratique d'élevage. Car si le spectacle trouve toujours son origine dans des jeux de vachers, son orientation vers le sensationnel (notamment dans les cas camarguais et américain), ou l'esthétique (dans le cas de la corrida), l'éloigne nécessairement du caractère quotidien et trivial de l'activité de vacher. L'évolution du rodéo est particulièrement significative de cet effet de distanciation de l'utilitaire et de rapprochement vers le spectaculaire pur. Issu de la conjonction du folklore des vachers de l'Ouest et de l'émphatique mise en scène du Wild West Show de Buffalo Bill, le rodéo tel qu'il se pratiquait entre les années 1920 et les années 1950 mettait en avant les techniques équestres « utilitaires », poursuite et piégeage des veaux et débouillage des juments. Puis la raison du grand spectacle conduisit à ce que ces exercices,

bien que toujours au programme des rodéos, soient mis progressivement au second plan par rapport à l'épreuve du *bull riding*, devenue la plus populaire et génératrice de gains. Or, ce dernier jeu est aussi spectaculaire que parfaitement inutile, voire aberrant, dans la pratique de l'élevage.

Il existe cependant un contre-exemple à cette tendance générale, celui de la *charreada* mexicaine (forme nationale de rodéo, un sport d'élites en réalité), qui met en avant, comme un honneur aristocratique, les exercices évoquant les tâches utilitaires de l'élevage, la monte de taureaux (en réalité des veaux d'embouche prélevés momentanément sur les circuits commerciaux du bétail d'embouche, sans aucune valeur ajoutée) étant reléguée au second plan, voire ridiculisée par rapport au modèle étasunien. Au Mexique, le spectacle dramatique de la monte du taureau adulte est réservé au *jaripeo* des classes populaires, dont les protagonistes sont des métis du bas de l'échelle et des Indiens. Comme dans le rodéo américain mais à un niveau beaucoup plus modeste, les taureaux employés sont de race croisée, voire des hybrides (taureau-zébu). La grande particularité de ce jeu, par rapport au *bull riding*, c'est que le monteur de taureau (*jinete*) s'efforce de rester non pas seulement huit secondes mais autant qu'il le peut sur le dos du taureau bondissant. Pour cela ses bottines sont armées d'éperons crochets (*espuelas de gancho*) qui lui permettent de se tenir à la fois par la sangle abdominale et par les talons en enfonçant ses éperons dans les flancs de l'animal. La tenue par les éperons est si ferme que certains *jinetes*, pour accentuer l'effet dramatique, se lâchent des mains et maintiennent l'équilibre en écartant les bras.

Cette dernière technique est blessante pour les taureaux, mais aussi extrêmement dangereuse pour le *jinete* qui risque, lorsqu'il est démonté par son adversaire, de se retrouver coincé par le talon la tête vers le sol parce que la pointe de l'un des éperons crochets est restée fichée sous la peau de l'animal. Cependant, elle est défendue avec passion par les aficionados du *jaripeo*, qui y voient un important signe de distinction identitaire d'avec le *bull riding* américain, jusqu'au point de la reproduire en contexte migratoire en Californie ou au Texas, alors même qu'elle contrevient aux exigences des lois étasuniennes sur la protection des animaux (Saumade et Maudet 2014). Au Mexique, l'emphase portée sur cette technique, à la fois parmi les monteurs de taureaux et parmi les éleveurs spécialisés, qui disent qu'elle « classe » le degré de bravoure de leurs animaux, à l'instar de la pique dans la corrida, m'a conduit à la rapprocher de celle utilisée pour les combats de coqs. Dans ce dernier cas, il s'agit d'attacher un éperon en forme de lame à la patte gauche de l'animal pour renforcer le pouvoir blessant de son ergot naturel (Saumade 2008). Ce rapport par analogie pourrait paraître sembler une pure extrapolation si l'on n'était frappé, sur le terrain mexicain, par les

étroites relations entre les milieux des jeux d'arènes et des combats de coqs⁵, et plus généralement par la place de ces volatiles dans la vie quotidienne et les fêtes populaires.

Coqs de combat

Sur le plan sociologique, si les cavaliers *charros*, protagonistes de la *charreada*, font bien souvent partie des parieurs dans les *palenques* (arènes à coqs), on remarque que de nombreux propriétaires de taureaux de *jaripeo* sont aussi éleveurs de coqs de combat. A l'instar du *toro bravo*, le coq de combat est considéré comme un « animal de caste ». Il fait l'objet, lui aussi, d'une plus-value remarquable (on trouve sur internet des coqs à vendre jusqu'à 5000 \$ pièce) et d'une représentation génétique qui l'apparente au taureau de corrida. C'est exactement en ces termes que Roberto Rosas, président de l'Association des éleveurs d'« oiseaux de combat » (*aves de combate*) de l'Etat de Michoacán, définit ses animaux de prédilection par rapport aux taureaux de spectacle d'arènes. Assimilé au *toro bravo*, le coq est le produit de croisements entre lignées de « pur sang » qui viennent des Etats-Unis (où les combats sont interdits mais l'élevage courant), de Chine, des Philippines notamment.

Cette origine étrangère, sur laquelle insiste l'informateur, oppose évidemment le coq de combat et le « poulet créole » qui picore autour des maisons villageoises, et avec d'autant plus de force que le premier, lorsqu'il est tué par son adversaire, n'est pas mangé mais jeté ; à cause des aliments composés et des anabolisants qu'on l'a obligé à ingérer au cours du processus d'élevage, il est considéré comme impropre. Dans le même sens, le coq de combat s'oppose au dindon, l'animal domestique préhispanique dont la chair compose les repas de fête. Ce dernier ne manque pourtant pas d'agressivité et, comme le coq, il se bat avec les pattes. Mais il ne semble pas que les Mexicains eussent jamais cherché à en faire un animal de combat spectaculaire.

Quant au coq de combat, le système mexicain distingue les éleveurs-sélectionneurs et leurs clients qui présentent les coqs sous leur propre nom devant le public. Généralement, donc, le combattant du *palenque*, à l'instar du *toro bravo* présenté dans l'arène, ne saurait être reproducteur, sauf rares exceptions. Notons que les éleveurs considèrent que la femelle est génétiquement pourvoyeuse de « bravoure », et le mâle de l'habileté dans le combat. C'est

⁵ Au Mexique, la passion pour les combats de coqs est également très répandue chez les aficionados de la corrida (Maria Justina Sarabia Viejo, *El juego de gallos en Nueva España*, Séville, CESIC, EEHA, 1972, p. 6).

pourquoi lorsqu'un coq est fuyard dans le combat, l'éleveur sacrifie à la suite sa mère et toute sa lignée.

Parmi les réquisits techniques du combat, l'attachement de l'éperon sur l'ergot de la patte frappeuse des coqs de combat – la gauche – est un véritable office. Les *amarradores* (« amarreurs ») sont des spécialistes qui travaillent pour les propriétaires des coqs ; ils emploient un fil plat en coton et se distinguent les uns des autres par leur technique : car un éperon mal assuré ou mal dirigé peut faire perdre un combat.

Si le combat de coqs existe aussi en Asie et en Europe, j'ai montré qu'au Mexique il faisait l'objet d'un rapport de transformation qui le reliait au bœuf en général et au taureau de combat en particulier, depuis que tous ces animaux ont été introduits à l'époque coloniale (Saumade 2008). Ainsi, au nord de la Nouvelle Espagne, chez les Pueblos et les Navajos du sud-ouest des Etats-Unis, une région qui appartenait au Mexique jusqu'au milieu du XIXe siècle, un rite attesté dès la fin du XVIIe siècle consistait à célébrer le culte hispanique de Saint Jacques (Santiago), saint guerrier et cavalier, grand artisan mythique de la Conquête, par des danses avec un mannequin équestre, du même type que celles que l'on retrouve un peu partout en Mésoamérique. En outre, parce qu'il était supposé avoir tué un coq, le saint était honoré avec un jeu rituel, le *chicken pull*, destiné à assurer la fertilité et la chance de tous les peuples indiens : on enterrait dans le sable jusqu'au cou un poulet que des cavaliers, lancés au galop, s'exerçaient à extirper du sol à la main en se penchant au passage, de façon scabreuse, sur le côté de leur monture. Celui qui accomplissait l'exploit était ensuite poursuivi et combattu par ses adversaires qui cherchaient à lui dérober la proie.

On le voit, ce jeu d'adresse guerrière et cynégétique inverse le classique *cortagallos* hispano-américain, où les participants, à pied ou à cheval, se disputent pour arracher la tête d'un poulet pendu par les pattes (Caro Baroja, 1979 : 79 sq). Selon l'historienne Allison Fuss Mellis (2003 : 12), qui a documenté cet exemple, il s'agirait d'une préfiguration des rodéos pratiqués aujourd'hui par les Indiens des Plaines, ainsi que l'indique le mot navajo pour « rodéo » : *naa'ahooa*, soit, textuellement, « *chicken pull* ». Pour Mellis, le rapport entre les deux formes de jeu est d'ordre technologique : le *chicken pull* exigeait le même type d'habileté que celle qui est requise pour monter un *bronco* ou un taureau. On ne peut que la suivre, mais dans nos travaux sur le bœuf et le cheval au Mexique, nous avons voulu montrer qu'il y avait plus : un système de transformation de la volaille qui s'appuie sur la médiation du taureau et du cheval et dont on peut voir à l'œuvre le principe dynamique dans l'ensemble des jeux et rites où ces animaux font l'objet d'une mise en scène qui met en exergue leur statut ambigu, entre domesticité et sauvagerie (Saumade 2008). Il est probable que le propos paradoxal

revenant à inverser le rapport des hommes à la notion de domestication (élever des animaux pour cultiver leur agressivité et leur dangerosité) soit pour beaucoup dans l'éclosion de ce système structural qui dénote l'ingéniosité des Amérindiens et métis pour « bricoler » (au sens où l'entendait Lévi-Strauss) et intégrer dans leur univers les catégories imposées par la colonisation européenne et issues d'un modèle néolithique qui n'avait pas cours dans l'Amérique précolombienne.

Bibliographie

Belmont N. ; C. Lévi-Strauss (1963). « Marques de propriété dans deux tribus sud-américaines », *L'Homme*, 3, 3 : 102-108.

Benveniste E. (1966). *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, T. 1, Economie, parenté, société, Paris, Editions de Minuit, 1966.

Digard J-P. (1990). *L'Homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard.

Lizet B. (2001). « Jean-Pierre Digard, *Les Français et leurs animaux* » (compte rendu d'ouvrage), *L'Homme*, 157 : 327-332.

Mellis A. F. (2003) *Riding Buffaloes and Broncos: Rodeo and Native Traditions in the Northern Great Plains*, University of Oklahoma Press.

Saumade F. (1994). *Des sauvages en Occident. Les cultures tauromachiques en Camargue et en Andalousie*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

Saumade F. (1998). *Les tauromachies européennes. La forme et l'histoire. Une approche anthropologique*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques.

Saumade F. (2008). *Maçatl. Les transformations mexicaines des jeux taurins*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.

Saumade F. ; J-B. Maudet (2014). *Cowboys, clowns et toreros. L'Amérique réversible*, Paris, Berg International.

Van Gennep, A. (1905). « Notes sur l'héraldisation de la marque de propriété et les origines du blason ». In: *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, V^e Série. Tome 6, 1905. pp. 103-112.

Veblen, T. (1970 [1899]). *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard.